

EXTRAIT D'UNE INTERVIEW DE MARGUERITE DURAS A FRANCE-CULTURE

(81) M. Duras : Ils disent que je n'ai pas hésité. J'aime le danger. J'ai toujours foncé comme ça et je veux donner quelque chose de vrai là. Le risque, oui. J'ai un intérêt si fort pour l'aventure que cela doit masquer les dangers que cela présente. Je n'ai aucun mérite. C'est de l'ordre du plaisir, non ? Je pense ... Sauf peut-être la guerre ; la guerre, non. La résistance, non. Non ça devenait... La dernière année était terrible. Là, les cartes se brouillaient. Ce n'était plus des données normales. Mais j'ai tout fait, oui.

Question : Y compris les risques de se détruire ?

M.D. : Vous parlez de l'alcool, là ?

Question : Oui.

M.D. : C'est difficile. Il n'y a pas tellement longtemps que j'en suis sortie. J'ai bien fait quand même d'aller trouver ce spécialiste. C'est trop simple de dire que c'est suicidaire. C'est immédiatement ce que je crois : ça ne sent pas la mort, dans l'alcool. Mais tout est comme si dieu existait. Je pense que les gens qui boivent, qui m'écoutent là, doivent reconnaître ce que je dis. C'est Dieu, l'alcool. Le monde est vide et voilà, tout à coup, il y a Dieu et le monde et bon et resplendissant. J'ai parlé avec quelqu'un que j'aime beaucoup, cet été, qui boit, de façon moins régulière que moi et qui m'a dit ça : l'absence de Dieu, c'est la cause, et j'ai été comme éblouie par cette évidence.

(82) Et des gens étaient là, autour de la table, qui nous connaissaient bien tous les deux, et tout le monde s'est tu devant nous, et au lieu de nous combattre, tout le monde a cru ce qu'on disait ; c'est-à-dire tout le monde s'est mis à croire les alcooliques. C'était bien. Et c'est sûr que l'alcool mène à la mort. Ca, cette fois-ci, je l'ai senti, tangiblement. Je ne pouvais plus écrire, par exemple, la main ne tenait plus la ligne droite.

Question : Et comment avez-vous commencé à boire ?

M.D. : A cause d'un homme.

Question : Qui buvait lui-même ?

M.D. : D'un amant. Oui. C'est curieux mais il me semble que c'est ma mère à l'origine de tout, qui m'a dit : "Tu es trop maigre. On ne peut pas être maigre comme ça. Tu vas commencer à boire un peu de bière." Parce que chez nous dans le Nord, quand on est maigre on boit de la bière. Quelques fois, je crois que c'est ça (l'origine). Quelques fois. Le plus souvent, je crois que c'est cet homme. Mais lui s'est arrêté de boire et moi j'ai continué.

Question : Quel âge aviez-vous ?

M.D. : Quand j'ai commencé vraiment à boire ? 35 ans. Ca a été très très fort à 42-43 ans et, à 50 ans, j'ai fait une cirrhose du foie. J'ai été sauvée, comme ça, de toute justesse. Ca ne fait aucune angoisse. C'est tellement progressif que vous ne le sentez pas du tout, le palier s'approcher. Mais je vomissais le sang et je buvais de l'alcool pour me remonter. Je ris maintenant. Le docteur est arrivé, c'était un ami et il a vu un verre d'alcool sur ma table de nuit et la cuvette pleine de sang ; là, il m'a dit : "Non, je ne vous mettrai pas à l'hôpital et vous allez vous en sortir comme ça, avec des coups s'il le faut."

(83) Vraiment un cher ami ! J'en suis sortie. Ca a duré 10 ans et puis j'ai repris. Et la dernière fois, ça a été terrible parce que je ne voulais pas guérir du tout, voilà. Mais ce n'est pas ça qui est intéressant. C'est : pourquoi ? Pourquoi on boit ?

La dernière fois, je dois dire, ce que tout le monde sait d'ailleurs, que j'ai été si loin : la cirrhose a recommencé, il a fallu me faire une cure, je ne pouvais pas diminuer les doses toute seule du tout. Là, ça a été très effrayant. Ca a duré 21, 22 jours. Des comas de 12 heures par jour. En fait, je devais dormir 12 à 14 heures par jour. Plus même. Et l'éveil était peuplé de visions.

Mais si l'alcool tient, a tenu place de Dieu, qu'est-ce qui occupe maintenant la place de l'alcool et donc la place de Dieu ? Ce sentiment que s'il ne me reste pas beaucoup d'années à vivre, mais pourquoi ne pas les vivre ? Personne ne peut remplacer Dieu. Rien ne peut remplacer l'alcool. Donc Dieu reste irremplacé (rire) et donc il y a quelque chose d'inconsolable. Non, c'est au-delà. Je sais ça. Je sais que je suis inconsolée mais que je l'étais déjà dans l'alcool. Il me reste cette espèce de nostalgie de certains moments : se réveiller la nuit et boire ; être seule au milieu de la ville et avaler comme ça de quoi mourir vraiment. Toutes les heures à la fin. Ce qui fait que j'arrivais à des états bizarres. J'arrivais à voir la maison dans un autre ordre, à voir les escaliers tourner en sens inverse du sens où ils tournent. Tout se déformait petit à petit. Sauf la tête. J'ai écrit quand même. Dans un bain d'alcool, j'ai écrit : "Le ravissement de LoI V. Stein".

C'est ça qui m'a plu cette fois-là. C'est parce que je n'étais jamais saoule vous comprenez. J'étais partie, mais pas ivre, pas dans la déraison.

Je l'ai fait sans alcool.

Je ne vois pas une différence qui se répéterait de tel livre à tel autre avec ou sans alcool. Vous la voyez ?

(84) Je l'ai fait avec six litres de vin par jour. Quand on arrive à ces doses-là, on ne mange plus. On devient dégoûtant physiquement. On a des jambes énormes. On grossit beaucoup, beaucoup. Moi, ça me plaisait de me dégoûter. Ca confirmait un certain vouloir. Je me voyais me défaire. C'était jouitif de dégringoler.